Texte de présentation de la conférence.
Voici des mots bibliques qui interrogent, employés au singulier et au pluriel : mystère(s), miracle(s), signe(s). Ils dérangent ceux qui s'en méfient et passionnent d'autres qui s'y accrochent. Que se passe-t-il vraiment dans un acte prodigieux ou un signe déroutant ? En eux, que faut-il croire, comprendre, retenir ? Les mots comptent, et les récits – mystérieux, miraculeux ou signifiants – doivent être reçus avec attention. Car de leur lecture dépendent bien des éléments de la foi chrétienne, et peut-être surtout de l'espérance et de la charité qui nourrissent la vie évangélique. Nous centrant sur le Nouveau Testament, nous entrerons dans un « mystère », lirons deux « miracles » et accueillerons quelques « signes ». Aurons-nous alors démythologisé ou réenchanté la foi ? Dieu seul le sait… pour le moment.

Conférence "Mystères, miracles et signes dans la Bible"
Arlon, 10 novembre 2026 – chanoine Joël Rochette

1. En guise d'introduction, trois miracles…

Permettez-moi de commencer cet entretien en vous racontant trois petits miracles de Jésus. Voici le premier. « Son père était charpentier et il fabriquait en ce temps-là des charrues et des jougs. Un riche le chargea de lui faire un lit. Il se trouva que l'une des pièces était plus courte que l'autre, et Joseph était bien contrarié. Mais Jésus dit à son père : "Pose les planches à terre, et reste à ta place si tu veux les rendre égales". Joseph fit comme l'enfant avait dit. Et Jésus se mit à l'autre bout, saisit l'élément le plus court, et, en l'étirant, lui donna la même longueur que l'autre, sous les yeux admiratifs de Joseph. Celui-ci prit son fils dans ses bras, le couvrit de baisers et dit : "Je suis heureux que Dieu m'ait donné cet enfant" »[1].
Je vous lis un deuxième miracle : « Une autre fois, Jésus se promenait dans le village, quand un enfant, en courant, le heurta à l'épaule. Irrité, Jésus lui dit : "Tu ne poursuivras pas ta route". À l'instant, l'enfant s'écroula, mort. Les parents de l'enfant allèrent se plaindre à Joseph (…). Joseph prit son fils à part et le tança (…). Jésus répondit : "Je sais que les paroles que tu dis ne viennent pas de toi ; aussi, par égard pour ta personne me tairai-je. Mais eux recevront leur châtiment". Aussitôt, les plaignants furent frappés de cécité »[2].
Et voici un troisième récit : « Or, il advint que, le troisième jour de leur déplacement[3], Marie se trouva fatiguée par l'ardeur du soleil. Apercevant un palmier, elle s'assit [sous son ombre] (…), regarda vers la cime du palmier et la vit chargée de fruits. "Je voudrais, s'il est possible, dit-elle à Joseph, goûter des fruits de ce palmier" (…). Alors le petit enfant Jésus, qui reposait calmement sur le sein de sa mère, dit au palmier : "Penche-toi, arbre, et nourris ma mère de tes fruits !". Et, obéissant à ces mots, le palmier inclina aussitôt sa cime jusqu'aux pieds de Marie, pour qu'on y cueillît des fruits dont tous se rassasièrent. Quand tous les fruits eurent été cueillis, l'arbre demeurait incliné, attendant l'ordre de celui qui lui avait commandé de s'incliner. Alors Jésus lui dit : "Redresse-toi, palmier, reprends ta force ! Tu partageras désormais le sort de mes arbres qui sont au Paradis de mon Père". (…) Aussitôt le palmier se redressa »[4].
Voilà trois « miracles ». Vous ne les connaissez sans doute pas, car ils se trouvent dans des évangiles apocryphes : les deux premiers viennent d'un certain évangile de Thomas, qui date du V^{ème} siècle, et le dernier de l'évangile du pseudo-Matthieu, daté du VI^{ème} siècle. Ce soir, nous ne parlerons pas de ces miracles-là. L'imagination fertile de ces auteurs usurpateurs du

[1] Tiré de l'évangile de Thomas 13,1 (V^{ème} siècle).
[2] Tiré de l'évangile de Thomas 4,1–5-1.
[3] Il s'agit la fuite en Égypte.
[4] Tiré de l'évangile du pseudo-Matthieu 20 (VI^{ème} siècle).

nom d'apôtres leur a fait produire de nombreux textes qui voulaient montrer la toute-puissance de Jésus, déjà petit enfant. On comprend que l'Église n'a pas voulu conserver de tels évangiles. Les récits sont merveilleux : dans le premier, le jeune Jésus vient en aide à son père qui n'était pas, semble-t-il, un charpentier très doué ; dans le deuxième, on assiste aux caprices d'un enfant-Dieu peu attirant et même dangereux, voire toxique. Comme l'écrit France Quéré, théologienne protestante, « nos auteurs, gênés que Dieu se soit glissé dans une enfance humaine (c'est vraiment trop d'humilité) essaient de le reconduire dans son état divin (…). Devant cette puissance qui se dépense à tort à et travers, il n'y a plus *enfance*, mais *névrose*. Sa jeune intelligence supporte mal le poids du Dieu logé en elle »[5].
Quant au coup du palmier, il s'agit d'une anecdote merveilleuse, parmi d'autres, sur l'enfance de Jésus, le surdoué. Tous ces récits traduisent l'appétit pieux de certains chrétiens d'alors, insatisfaits par les vides d'informations laissés par les textes des évangiles canoniques. Puisque l'on ne nous a pas tout dit, ont-ils pensé, inventons nous-mêmes ce qui aurait pu arriver…

Les miracles dont je vais vous parler ce soir ne sont pas de ce genre-là. Dans les quatre évangiles canoniques, les miracles n'ont pas pour objectif de satisfaire la curiosité, ni d'exalter la piété par des faits magiques et merveilleux, ni d'aider à asseoir la toute-puissance de Dieu, ni encore de terrifier le lecteur pour qu'il croie et se soumette au pouvoir de l'Église… Il s'agit d'autre chose. Et nous allons y venir.

2. …et l'autre bout du spectre

Permettez-moi cependant encore, avant d'y venir, de pousser jusqu'au bout du spectre, c'est-à-dire du panorama, de la gamme d'impressions et de convictions qu'engendre notre sujet. Car certains ne veulent pas, ou ne parviennent pas, à croire aux miracles, quels qu'ils soient. On cite souvent Rudolf Bultmann, un célèbre exégète allemand du XX^{ème} siècle, connu pour son travail de « démythologisation » des textes du Nouveau Testament. Il écrit ceci : « On ne peut utiliser la lumière électrique et les appareils de radio, réclamer en cas de maladie des moyens médicaux et cliniques modernes, et en même temps, croire au monde des esprits et des miracles du Nouveau Testament. Qui pense pouvoir le faire pour son compte doit voir clairement qu'en donnant cela pour une attitude de foi chrétienne, il rend le message chrétien incompréhensible et impossible pour notre temps »[6]. Selon Bultmann, l'homme moderne, dont la vie est rythmée par la science et la technologie, ne peut plus adhérer à la vision du monde antique habité par des forces surnaturelles. Croire au miracle relève pour lui d'un stade archaïque ou enfantin du savoir humain…

Nous avons ainsi établi les deux limites extrêmes du spectre de réflexion concernant les miracles… Où vous situez-vous, chers amis ? Sûrement entre les deux…
Je vous propose encore deux citations plus brèves, pour appuyer mon propos et faire réfléchir. Jean-Jacques Rousseau, le philosophe naturaliste français du XVIII^{ème} siècle, écrit : « Je crois trop en Dieu, pour croire en tant de miracles si peu dignes de lui »[7]. Et saint Augustin, treize siècles plus tôt, interroge : « Un mort ressuscite, les hommes s'étonnent ; chaque jour un grand nombre d'hommes naissent, et personne ne s'en étonne. Et cependant si nous considérons les choses plus sagement, nous reconnaîtrons que le début d'une vie auparavant inexistante, est un plus grand miracle que la résurrection d'une vie qui existait déjà »[8].

---

[5] F. QUÉRÉ, *Évangiles apocryphes*, Paris 1983, 24-25.
[6] R. BULTMANN, *L'interprétation du Nouveau Testament*, Paris 1955, 143.
[7] J.-J. ROUSSEAU, *L'Émile*, dans *Œuvres complètes*, t. IV, Paris 1969, 613.
[8] AUGUSTIN, *In Johannem*, VIII,1.

3. Le « matériau » des miracles évangéliques

Ayant délimité le champ de notre réflexion, je vous propose maintenant d'observer le « matériau » des miracles. De quoi sont-ils faits, de quoi parle-t-on quand on évoque les miracles de Jésus dans le Nouveau Testament ?
Les quatre évangiles canoniques répertorient 37 miracles (35, 36 ou 37 selon les exégètes), tous attribués à Jésus, et traditionnellement classés en quatre grandes catégories : les guérisons, les exorcismes, les résurrections et le pouvoir sur la nature.
Les guérisons physiques sont les plus nombreuses : Jésus guérit des aveugles (comme Bartimée), des lépreux, des paralytiques, des sourds-muets et des fiévreux (comme la belle-mère de Pierre). Puis viennent les exorcismes : Jésus chasse les esprits impurs et démoniaques (par exemple à la synagogue de Capharnaüm) pour libérer les individus de l'oppression. Quelques résurrections se produisent, quand Jésus ramène des défunts à la vie : la fille de Jaïre, le fils de la veuve de Naïn, et son ami Lazare, mort depuis quatre jours. Enfin, Jésus exerce un pouvoir étonnant sur la nature en accomplissant des actes qui, littéralement, défient les lois physiques. On peut citer : le changement de l'eau en vin aux noces de Cana, la multiplication des pains et des poissons pour nourrir des foules nombreuses, la marche sur les eaux du lac de Tibériade, l'apaisement d'une tempête, ou encore une pêche miraculeuse.
J'évoque ici les miracles de Jésus, mais ils prennent sens, vous le savez, sur l'arrière-fond de l'Ancien Testament, dans lequel se manifestent déjà tant de signes de puissance de Dieu. Les miracles de Moïse au désert, lors de l'Exode et de la sortie d'Égypte, sont bien connus : la séparation de la Mer Rouge pour traverser à pieds secs, l'eau douce jaillissant du rocher, la manne et les cailles, ou encore le bois jeté dans l'eau amère de Mara pour la rendre douce. On connaît peut-être moins les miracles liés aux grands et petits prophètes. Le cycle du prophète Élisée, par exemple, le voit agir miraculeusement : il traverse le Jourdain en frappant l'eau avec le manteau d'Élie, il multiplie l'huile de la veuve, ressuscite le fils de la Sunamite, multiplie des pains et guérit Naaman, le général syrien lépreux. Je n'ai pris que ces deux exemples de Moïse et d'Élisée, mais l'on sait que le champ est bien plus vaste.

4. Les mots pour le dire

Il est important de noter que les événements apparemment prodigieux de l'Ancien Testament ne sont jamais accomplis par des hommes, mais bien par Dieu « à travers des hommes », des hommes qu'il a choisis dans ce but précis, qu'ils soient prophètes ou thaumaturges. Il ne s'agit jamais de magies inutiles ou de démonstrations gratuites de pouvoir, mais, à chaque fois, il s'agit d'un signe de la bienveillance divine (ou parfois de la colère divine), un témoignage de la puissance de Dieu. Ce point est essentiel : pas de magie (à la grande différence des autres religions de l'époque, égyptienne ou mésopotamienne par exemple), et pas de démonstration gratuite de puissance.
Dans l'Ancien Testament apparaissent les mots qui reviennent dans le Nouveau pour définir un miracle. Ils sont au nombre de cinq, et je prends le temps de les expliquer l'un après l'autre.
En grec ancien, le mot *teras* (au pluriel *terata*) signifie un prodige, un événement extraordinaire, qui sort du cours normal de la nature et qui interpelle. En français moderne, cela a donné le préfixe *tera-* utilisé pour multiplier par 10 exposant 12 ! C'est dire son caractère extraordinaire. Je pourrais dire – mais cela n'est pas scientifique – que devant un tel prodige, on est terrassé, on en reste pantois, médusé, baba !
Un deuxième mot, proche du premier, est *thauma* (au pluriel *thaumata*), qui vient du verbe *thaumazô* (surprendre, étonner) : il s'agit donc d'un objet d'étonnement, d'un prodige, d'une

merveille. Le mot – dont découle le terme français *thaumaturge* – n'apparaît que deux fois dans le Nouveau Testament : dans l'Apocalypse et dans la deuxième lettre aux Corinthiens.
Le troisième mot est beaucoup plus fréquent : *dunamis* (au pluriel *dunameis*) ; il vient du verbe grec *dunamai* qui signifie être capable, avoir la possibilité ou la force de. Les mots français *dynamite*, *dynamo* et *dynamique* viennent de lui. On comprend qu'il s'agit alors d'un acte de puissance, presque d'un tour de force. Mais surtout, on se rappelle que ce mot est le mot-clé pour décrire l'action de l'Esprit Saint dans le Nouveau Testament, où il apparaît 120 fois. Le pouvoir miraculeux mis en œuvre dans cette *dunamis*, l'action extraordinaire du miracle en question, est associé, dans les évangiles, à l'action de l'Esprit Saint, l'Esprit qui repose sur Jésus, depuis son baptême et le début de son ministère. « L'Esprit du Seigneur est sur moi, dit Jésus dans la synagogue de Nazareth, parce que le Seigneur m'a consacré par l'onction. Il m'a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres, annoncer aux captifs leur libération, et aux aveugles qu'ils retrouveront la vue, remettre en liberté les opprimés » (Lc 4,18).
Un quatrième mot peut être ajouté, plus rare : c'est le mot mystère (en grec, *mustèrion*). Dans les religions païennes, il est utilisé au pluriel, pour exprimer toutes les réalités magiques, secrètes, ésotériques que des initiés pratiquaient, au fil d'un parcours jalonné d'étapes, dans des cultes à mystères. De manière très juste, le Nouveau Testament refuse cela, et emploie toujours le mot au singulier. Le mot vient de la racine indo-européenne *mu-*, que l'on retrouve dans les mots *mutisme* et *muet*. Ce que l'on découvre est tellement grand, tellement beau, tellement puissant, qu'on en reste bouche bée, que l'on met la main devant la bouche, en un murmure d'admiration. Le mystère n'a rien à voir avec des secrets magiques : il est la reconnaissance de quelque chose qui nous dépasse, de si grand qu'on n'aura jamais fini d'en faire le tour… qu'il faut continuer à découvrir, notre vie durant, pour entrer dans sa beauté. Dans l'épître aux Éphésiens, Paul définit ce mystère : « C'est que toutes les nations sont associées au même héritage, au même corps, au partage de la même promesse, dans le Christ Jésus, par l'annonce de l'Évangile » (Ep 3,6). C'est aussi, ajoute-t-il, « être capables de comprendre avec tous les fidèles quelle est la largeur, la longueur, la hauteur, la profondeur… Vous connaîtrez ce qui dépasse toute connaissance : l'amour du Christ. Alors vous serez comblés jusqu'à entrer dans toute la plénitude de Dieu » (Ep 3,18-19).
Enfin, un cinquième et dernier mot est employé, essentiel : *sèmeion*, *sèmeia* au pluriel. Dans le grec ancien, il veut dire le signe, ou la marque, la trace laissée par nos pas par exemple, l'empreinte ; on pourrait dire l'indice qui permet de reconnaître ou d'identifier une personne ou une chose. La réalité indiquée par le mot désigne donc un acte qui pointe vers une réalité spirituelle plus profonde. Le signe invite à chercher le sens : il invite à la foi.

Je synthétise notre analyse du vocabulaire, en me concentrant sur les trois mots principaux qui, chacun, éclaire une facette différente de l'événement miraculeux.
Ainsi, le miracle est *dunamis* (c'est-à-dire *puissance*) quand il désigne l'acte de force extraordinaire qui dépasse les lois de la nature et manifeste une puissance divine en action, la puissance de l'Esprit de Dieu. Le miracle est *teras* (c'est-à-dire *prodige étonnant*) quand il met l'accent sur l'effet produit sur les témoins, c'est-à-dire l'émerveillement, la stupeur ou la crainte face à un phénomène hors du commun. Enfin, le signe est *semeion* (c'est-à-dire *l'indice d'un sens*), quand il renvoie vers une réalité spirituelle bien plus profonde que les aspects premiers, matériels et visibles de l'événement.
Quel que soit le terme utilisé – et la majorité des occurrences du Nouveau Testament vont à la puissance et au signe – le « miracle » n'est pas une démonstration magique ou spectaculaire ; il pointe vers autre chose. Il révèle l'identité de Jésus, authentifie sa mission messianique et annonce l'arrivée du Royaume de Dieu.

Il faut encore ajouter un élément essentiel : la manière de présenter et raconter ces épisodes que l'on qualifie rapidement de 'miraculeux' est très particulière dans le Nouveau Testament. L'accent n'est jamais mis sur le détail technique de l'événement, ni sur sa dimension surnaturelle et extraordinaire : toujours, l'événement est l'occasion d'une interprétation, d'un apprentissage par les disciples ou les spectateurs, d'un approfondissement de la foi.
« Nous l'allons montrer tout à l'heure », comme dit le poète[9]. Je vous propose en effet de lire maintenant ensemble deux miracles et quelques signes. Nous le ferons assez rapidement, sans entrer dans trop de détails, car vous connaissez déjà ces textes, parce que nous n'avons guère de temps devant nous, et parce que notre objectif est de voir comment se raconte un miracle. Je vous invite à ne pas vous poser d'abord la question : qu'est-ce qui s'est passé réellement, ou comment cela s'est-il passé ? Mais de vous poser cette autre question : qu'est-ce que l'évangéliste veut nous dire ? Je ne nie pas l'épaisseur historique de l'événement, qui ne nous est cependant jamais rapporté de manière purement objective, scientifique ou journalistique. Je ne nie pas la teneur historique des miracles, car « rien n'est impossible à Dieu », comme l'affirme l'ange à Marie lors de l'Annonciation (cf. Lc 1,37). Mais la mission première du lecteur n'est pas de reconstituer l'acte dont, bien souvent, finalement, il ne saura que peu de choses.

5. Une pêche miraculeuse

Je choisis un miracle sur la nature et un autre de guérison. Je les prends tous les deux en saint Luc, par souci de cohérence dans la comparaison, et parce que Luc se présente lui-même comme un historien sérieux ; vous savez ce qu'il écrit, dans le prologue de son évangile, pour valider la qualité de son travail : « J'ai décidé, moi aussi, après avoir recueilli avec précision des informations concernant tout ce qui s'est passé depuis le début, d'écrire pour toi, excellent Théophile, un exposé suivi » (Lc 1,3).

Le premier épisode se trouve au chapitre 5 de Luc. La Traduction Œcuménique de la Bible (TOB) lui donne comme titre : « Pêche miraculeuse » (un miracle, donc), tandis que la Bible de Jérusalem (BJ) titre : « Appel des quatre premiers disciples ». Vous le voyez déjà : le regard porté sur un même récit peut être bien différent. Lisons les trois premiers versets[10] :

> **01** Or, la foule se pressait autour de Jésus pour écouter la parole de Dieu, tandis qu'il se tenait au bord du lac de Génésareth. **02** Il vit deux barques qui se trouvaient au bord du lac ; les pêcheurs en étaient descendus et lavaient leurs filets. **03** Jésus monta dans une des barques qui appartenait à Simon, et lui demanda de s'écarter un peu du rivage. Puis il s'assit et, de la barque, il enseignait les foules.

La position de Jésus est celle d'un rabbi enseignant, entouré par des foules. La séquence est simple : deux barques, des pêcheurs, et Jésus qui monte dans une barque, s'éloignant un peu du rivage ; la situation débouche sur l'enseignement de Jésus aux foules.
Deux inconnues demeurent, pour amorcer une suite narrative. Tout d'abord, les filets qui sont lavés par les pêcheurs ont-ils servi, ou vont-ils servir ? Ensuite, il est fait mention d'une deuxième barque, en plus de celle dans laquelle Jésus est monté : à quoi peut-elle bien servir ?
Lisons les deux versets suivants.

---

[9] C'est le début de la fable *Le loup et l'agneau*, de Jean DE LA FONTAINE.
[10] Nous utilisons ici la Traduction officielle liturgique de la Bible.

> **04** Quand il eut fini de parler, il dit à Simon : « Avance au large (*eis to bathos*, litt. *vers la profondeur*), et jetez vos filets pour la pêche. » **05** Simon lui répondit : « Maître, nous avons peiné toute la nuit sans rien prendre ; mais, sur ta parole, je vais jeter les filets. »

Un changement s'opère : Jésus cesse de parler et s'adresse à Simon. Ce prénom, bien connu de toute la tradition biblique, en hébreu *Shimôn*, signifie : *celui-qui-écoute*. Il ne s'agit plus pour Jésus d'enseigner, mais de dire quelque chose à quelqu'un, de nouer une relation personnelle. D'ailleurs, il ne sera plus question des foules ; la seule multitude que l'on relèvera sera celle des… poissons au v.6. L'ordre de Jésus, impératif, est étonnant : il s'agit de deux verbes de mouvement (avancer et jeter) qui indiquent chacun un but (on a deux fois la préposition 'vers' : *avance vers la profondeur, jetez vers une capture*). Le premier verbe est au singulier (avance !), tandis que le second au pluriel (jetez !) : la mission sera donc à la fois singulière et communautaire.
La réponse de Simon – c'est frappant – est incomplète, par rapport à la demande de Jésus : il n'a pas bien écouté. Il dit qu'il veut bien jeter les filets, mais il ne reprend pas – il oublie, en quelque sorte – la première demande impérative de Jésus : *avance vers la profondeur* ; il ne la prend pas pour lui, et, se mêlant au commun des pêcheurs, se contente de jeter, simplement. Simon obéit, en quelque sorte, mais sans y croire vraiment, sans croire à la force de la parole du maître. Voici maintenant les versets 6 et 7.

> **06** Et l'ayant fait, ils capturèrent une telle quantité de poissons que leurs filets allaient se déchirer. **07** Ils firent signe à leurs compagnons de l'autre barque de venir les aider. Ceux-ci vinrent, et ils remplirent les deux barques, à tel point qu'elles enfonçaient.

La première partie du v.6 est le signe : « L'ayant fait, ils capturèrent une grande quantité de poissons ». C'est une pêche réussie, miraculeuse car inattendue, avec une immense quantité de poissons. On pourrait, d'une certaine manière, passer directement au verset 8, en omettant les quelques phrases qui racontent la difficulté de ramener les filets et le danger de cette étape de la pêche. La pêche est surabondante… à tel point que les filets menacent de craquer. L'aide de l'autre barque est bien nécessaire. Et l'on remplit les deux barques… jusqu'à ce qu'elles s'enfoncent, elles aussi toutes deux. Y a-t-il encore un danger ? Peut-être. Le texte s'arrête là, mais on sent comme une forme de suspense : que va-t-il se passer encore ? La barque peut-elle couler ? L'évangéliste veut probablement souligner la nécessité de l'aide des autres pêcheurs pour accomplir la mission confiée à Simon : *Simon, la mission qui t'est confiée n'est pas pour toi seul, elle te dépasse…* On comprend alors la signification de la conjugaison des deux verbes et le passage puissant du singulier au pluriel : *avance et jetez !*
Lisons enfin les quatre derniers versets.

> **08** À cette vue, Simon-Pierre tomba aux genoux de Jésus, en disant : « Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur. » **09** En effet, un grand effroi l'avait saisi, lui et tous ceux qui étaient avec lui, devant la quantité de poissons qu'ils avaient pêchés ; **10** et de même Jacques et Jean, fils de Zébédée, les associés de Simon. Jésus dit à Simon : « Sois sans crainte, désormais ce sont des hommes que tu prendras. » **11** Alors ils ramenèrent les barques au rivage et, laissant tout, ils le suivirent.

On apprend que Simon s'appelait aussi Pierre. Pourtant, le choix des Douze par Jésus n'arrive qu'au chapitre suivant : Jésus nomme Simon "Pierre" seulement en 6,14. L'attitude de Simon-Pierre est donc ici reconnue, par anticipation, comme une attitude constitutive de l'apostolat. Qu'est-ce qu'un apôtre ? Tout d'abord, c'est quelqu'un qui confesse son état d'homme pécheur et reconnaît la présence du Seigneur dans sa vie. Ensuite, c'est quelqu'un pour qui,

désormais, les autres pêcheurs ne sont plus des associés, mais bien des compagnons (avec ce beau mot *koinônoi* au v.10). Enfin, c'est quelqu'un qui, comme Simon-Pierre, commence une nouvelle histoire, reçoit une nouvelle vocation. L'impératif que lui dit Jésus : *ne crains pas*, est toujours, dans l'Ancien Testament, l'ouverture d'un récit de vocation ; Luc a d'ailleurs employé cette même tournure lors de l'Annonciation à la Vierge Marie.
La conclusion du récit montre bien que le signe des poissons n'est pas centré sur lui-même : vous ne connaîtrez pas le sort réservé aux poissons, ni leur nombre, ni la joie probable des pêcheurs, ni le produit de la vente sur le marché, etc... Le 'miracle' factuel n'est nullement expliqué, commenté, ni glorifié ; il n'est que – et c'est déjà immense – il n'est que le signe d'un changement radical dans la vie d'un disciple. Il s'agit bien de *vie*, comme l'indique le néologisme original grec créé par Luc au v.10 : *zôgrôn* (tu prendras *vivants* des hommes). Le récit s'achève : on en a fini avec ces histoires des bateaux ; ils ont tout laissé, les poissons, les filets, les barques… Rien de tout cela n'était donc le centre du récit ! Mais bien ceci, « ils » (au pluriel, c'est-à-dire Simon-Pierre et les autres compagnons) le suivirent, lui, Jésus. Une nouvelle page s'ouvre !

6. La guérison d'un serviteur

Le deuxième épisode de miracle que je choisis, je le prends deux chapitres plus loin. Au chapitre 7 de Luc, la TOB donne comme titre à l'épisode : « La foi d'un centurion », tandis que la BJ choisit le titre : « Guérison du serviteur d'un centurion ». Même constat : qu'est-ce qui comptera le plus dans le récit, la foi ou le miracle ? Lisons, de nouveau, le texte par petits morceaux.

> **01** Lorsque Jésus eut achevé de faire entendre au peuple toutes ses paroles, il entra dans Capharnaüm. **02** Il y avait un centurion dont un esclave était malade et sur le point de mourir ; or le centurion tenait beaucoup à lui. **03** Ayant entendu parler de Jésus, il lui envoya des notables juifs pour lui demander de venir sauver son esclave. **04** Arrivés près de Jésus, ceux-ci le suppliaient instamment : « Il mérite que tu lui accordes cela. **05** Il aime notre nation : c'est lui qui nous a construit la synagogue. » **06** Jésus était en route avec eux...

Dans la ville de Capharnaüm, résolument païenne, carrefour des nations, vit un centurion. Le lecteur ne sait presque rien de lui, sinon qu'il « a entendu (parler) de Jésus ». Un tel centurion ne peut pas être Juif, car un Juif n'est pas autorisé à devenir soldat romain. Peut-être est-il romain, ou, plus probablement, un mercenaire étranger engagé au service d'Hérode Antipas, le tétrarque : il n'y a pas de légion romaine en Galilée.
Sa demande est simple : sauver son serviteur, et même le sauver-complètement, comme l'exprime le préfixe du verbe grec (*diasôzô*). Le centurion a envoyé des anciens, car « il est illicite pour un homme Juif de s'attacher à un non-Juif » (Ac 10,28). La présentation du centurion par les anciens insiste sur son 'amour' du peuple juif et sur son rapport à la synagogue. Jésus accepte de faire route avec eux. Lisons maintenant la fin du récit.

> **06** ...et déjà il n'était plus loin de la maison, quand le centurion envoya des amis lui dire : « Seigneur, ne prends pas cette peine, car je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit. **07** C'est pourquoi je ne me suis pas autorisé, moi-même, à venir te trouver. Mais dis une parole, et que mon serviteur soit guéri ! **08** Moi, je suis quelqu'un de subordonné à une autorité, mais j'ai des soldats sous mes ordres ; à l'un, je dis : "Va", et il va ; à un autre : "Viens", et il vient ; et à mon esclave : "Fais ceci", et il le fait. » **09** Entendant cela, Jésus fut en admiration devant lui. Il se retourna et dit à la foule qui le

suivait : « Je vous le déclare, même en Israël, je n'ai pas trouvé une telle foi ! » **10** Revenus à la maison, les envoyés trouvèrent le serviteur en bonne santé.

La route est interrompue. Le centurion envoie des amis pour que Jésus ne se dérange pas : des *amis*, cette fois-ci, plutôt que les *anciens des Juifs*. Le terme offre un caractère plus intime, plus personnel. La même demande est faite, à nouveau : que son « enfant » soit guéri. Il faut noter le terme utilisé : *ho pais mou*, c'est-à-dire mon *enfant*, et non plus mon *serviteur*. Le mot est plus intime, plus familier, plus personnel. Le centurion fait demander à Jésus que son enfant soit guéri par la puissance de sa parole : *eipe logô* (*dis une parole*).
L'accent porte donc sur la puissance de la parole, accueillie de manière bien plus personnelle. Un militaire sait ce qu'est une parole de commandement, combien elle est forte. Il sait aussi que plus la parole vient de haut, plus elle est puissante. Il sait enfin qu'une hiérarchie existe, qui marque le respect et l'autorité. Le centurion voit en Jésus une personne toute puissante : à partir de ce qu'il est, de ce qu'il connaît, il a compris Jésus.
Et Jésus loue alors ce centurion, ou plutôt sa compréhension profonde, sa « *foi* ». Il n'a pas fait grand-chose, pourtant ; il ne s'est pas déplacé, n'a pas agi, n'a même pas parlé avec Jésus. Sa foi est comme *à distance*… La seule indication valable se trouvait au début : il a « entendu au sujet de Jésus » (v.3). Il a laissé dans sa vie la place à l'écoute. Il est devenu un « entendant », en quelque sorte un autre Simon, un *Shimôn* païen…
Le v.10 nous apprend alors, et alors seulement, qu'un miracle a eu lieu : Jésus est encore plus puissant, car sa seule parole suffit, à distance ! Le signe n'importe finalement que très peu : il est rapporté, sans plus, sans aucun commentaire. Jésus ne s'est même pas intéressé au serviteur, le 'miraculé'. Il n'a rien dit sur lui, ne s'est pas approché, et encore moins ne s'est penché sur lui... La guérison avait finalement assez peu d'importance ; elle est le signe d'une réalité nettement plus profonde : la *foi* du centurion, l'*écoute* qui a changé la vie d'un homme.

Ces deux 'miracles' que je viens de relire avec vous, j'y crois ! Vous comprenez ce que je veux dire : je ne sais pas comment ils se sont produits, comment cela s'est fait. J'aimerais peut-être en savoir plus, un peu à l'instar de la Vierge Marie dans le même évangile de Luc, qui demande à l'ange : « Comment cela va-t-il se faire ? » (Lc 1,34). L'Esprit Saint viendra, lui répond l'ange (cf. Lc 1,35). Oui, la puissance, la *dunamis* de l'Esprit, vient en chacune de ces scènes. Je ne sais si les eaux, de ce côté-là du lac, étaient particulièrement poissonneuses, ni quelle était la gravité réelle de la santé du serviteur, apparemment sur le point de mourir. Mais je crois en ces deux miracles… pour la puissance de la bonne nouvelle qu'ils ont révélée à Pierre et au centurion, qu'ils ont révélée au lecteur que je suis et, peut-être, aux auditeurs que vous êtes.

Si je voulais aller plus loin, je comparerais encore ces deux miracles aux mêmes récits rapportés également par Marc, Matthieu et Jean ; j'y découvrirais les accents spécifiques placés par chacun. Mais le temps me manque…

7. Et encore des signes

Car il me faut maintenant aborder la notion de 'signes', même si, déjà, ce qui a été dit sur les miracles en Luc fait sens. Cependant, c'est bien l'évangéliste Jean qui emploie le plus le mot *sèmeion*, signe : 17 fois dans son évangile. Il sélectionne sept signes principaux, le chiffre 7 étant symbolique de plénitude. Jean s'explique à la fin de son évangile : « Jésus a opéré sous les yeux de ses disciples bien d'autres signes qui ne sont pas rapportés dans ce livre. Ceux-ci l'ont été pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et pour que, en croyant, vous ayez la vie en son nom » (Jn 20,30-31).

Vous connaissez ces sept signes, très certainement : l'eau changée en vin aux noces de Cana (le premier signe, au chapitre 2), puis la guérison du fils d'un officier royal (c'est la version johannique du miracle de tout à l'heure), puis la guérison d'un paralytique, la multiplication des pains, la marche sur les eaux, la guérison d'un aveugle-né et la résurrection de Lazare.
À un premier niveau, chacun de ces actes de puissance répond à une détresse concrète : « Ils n'ont plus de vin… Descends avant que mon enfant ne meure… Si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort… ». Mais à un second niveau, ces actes pointent au-delà d'eux-mêmes, vers une réalité spirituelle et théologique sur la personne de Jésus.

Permettez-moi, très brièvement, de relever, en trois de ces sept signes, quelques éléments… significatifs. Je prendrai les noces de Cana (Jn 2,1-12), la marche sur les eaux (Jn 6,16-21) et la guérison de l'aveugle-né (Jn 9,1-41).
Regardons en premier lieu la 'procédure' miraculeuse, si je puis dire, la « manière de faire », le « truc » diraient certains, la méthode employée pour produire le miracle… Eh bien : il est impossible d'en savoir quoi que ce soit. Les jarres remplies d'eau à Cana ne sont pas manipulées, ni truquées d'aucune manière. Jésus dit : « Remplissez d'eau ces jarres », et ils les emplirent jusqu'au bord (cf. Jn 2,7). C'est bien plus tard, lorsque le maître du repas y goûtera, que l'on découvrira le prodige, par une simple phrase : « Il goûta l'eau devenue vin » (Jn 2,9). Pour la marche sur les eaux, rien d'autre qu'un petit bout de phrase : « Ils voient Jésus marcher sur la mer et s'approcher de la barque » (Jn 6,19) ; et pour la guérison de l'aveugle, rien de phénoménal : « Il fit de la boue avec la salive et l'appliqua sur les yeux » (Jn 9,6) ; vous pourriez en faire autant…
Regardons maintenant, ou plutôt écoutons les paroles prononcées pour accompagner le geste. À Cana, on entend la mère de Jésus dire aux serviteurs : « Quoi qu'il vous dise, faites-le » (Jn 2,5), et Jésus leur demander : « Puisez et portez » (Jn 2,8). Ces paroles sont impératives, fortes et engageantes : il s'agit d'entrer dans le mouvement même de Dieu qui vient sauver, combler, guérir. Sur la mer, Jésus dit simplement : « C'est moi » (Jn 6,20), les deux mots grecs qui expriment l'identité de Dieu, « Je Suis », *egô eimi*. Et à l'aveugle-né, « Va te laver à Siloé, ce qui signifie l'Envoyé » (Jn 9,7), autrement dit : Va te plonger en Celui qui peut tout, en Celui – l'Envoyé – qui est venu pour que les hommes aient la vie, et qu'ils l'aient en abondance (cf. Jn 10,10).
Voyons maintenant et finalement le résultat provoqué chez le bénéficiaire du signe.
Aux noces de Cana, nous ne savons rien des bénéficiaires, si ce n'est le contentement du maître du repas, satisfait de la qualité du vin. Mais qui est le bénéficiaire du signe ? Nous n'en savons rien, car rien n'est indiqué comme tel… Qui est bénéficiaire du signe, si ce n'est le lecteur lui-même ? Car de quelles noces s'agit-il ? Nous ne savons rien ni du marié, ni de la mariée… Il doit s'agir d'une autre noce : les noces de l'alliance entre Dieu et l'humanité, en Jésus ! Il est, lui, l'époux, dans ce récit ; il vient transformer la religion de ce peuple, insipide, en manque cruel d'accomplissement, qu'indiquent bien les 6, et non 7, jarres pour les ablutions rituelles des Juifs. Il vient la transformer en un vin digne de la joie du Royaume, de l'allégresse du banquet céleste.
Et sur la mer, quel résultat voyons-nous chez les bénéficiaires du signe ? Sur la mer, dans la barque secouée par les vents, les disciples ont eu peur, bien sûr : Jésus s'est approché d'eux. On s'attendrait à ce que leur peur disparaisse, qu'elle s'évanouisse et que la joie éclate. Mais l'évangéliste laisse le récit ouvert : « Les disciples voulaient le prendre dans la barque ; aussitôt, la barque toucha terre là où ils se rendaient » (Jn 6,21). Finale étonnante du récit. Prenons-nous le Seigneur dans notre vie, quand la peur se profile ? Arriverons-nous à

destination, touchant terre là où nous aimerions aller ? La question reste posée, ouverte à la foi de chacun.
Dans le cas de l'aveugle-né, au terme d'un chapitre 9 interminable (41 versets !), il a dû s'y reprendre plusieurs fois pour raconter son récit à tout le monde… Comme s'il lui était demandé de relire, et de relire encore, et encore, ce qui lui était arrivé, le signe qu'il avait reçu. Au verset 38 seulement, après tant de méandres, il s'exprime enfin et dit : « Je crois, Seigneur ! Et il se prosterna devant lui » (9,39).

Vous le voyez : économie de mots, donc, dans la procédure miraculeuse ; paroles engageantes qui accompagnent la discrétion du signe ; et puis bénéfice étonnant, à accueillir vraiment chez celui que touche le signe.
Les signes sont des gestes qui obligent les témoins à un discernement, à « voir » au-delà de la réalité matérielle. Ils conduisent les uns à la foi, ou laissent les autres dans leur incrédulité. Le plus souvent, c'est une foi où s'entremêlent la curiosité et l'enthousiasme, une foi qui devine que Jésus vient de Dieu, sans toutefois percevoir son identité profonde. La véritable finalité des signes est sûrement de conduire à une foi authentique et affermie. Les signes révèlent l'identité de Jésus et le don de sa vie.

8. Conclusion

Venons-en à une conclusion. Notre étude des miracles a montré, je crois, que, pour la Bible, l'intervention de Dieu n'est pas un fait brut qui s'imposerait à l'homme avec évidence. Les miracles ne sont pas 'tombés du ciel', ni la conséquence d'un 'coup de baguette magique'. L'intervention de Dieu – si l'on accepte que Dieu puisse intervenir dans notre histoire – s'inscrit dans un réseau de significations. La notion de « signe » est sûrement la plus appropriée : la Bible présente les miracles comme les signes, les indices, d'une action gratuite de Dieu, acte de puissance et d'amour.
Pour les comprendre, il faut être attentif à la fonction que les miracles remplissent.
Je fais volontiers référence au philosophe français Maurice Blondel, qui, dans un article intitulé « La notion et le rôle du miracle »[11], voit dans le miracle un signe de Dieu. Pour lui, le miracle a une réalité physique : les miracles sont des bienfaits réels et non pas imaginaires. Le miracle a bien sûr, ajoute-t-il, un rôle dans le temps présent du récit, pour des bénéficiaires concrets, mais il est promesse : il anticipe plus largement la Terre promise. Le miracle, conclut-il, est une invitation, inséparable d'un message.

Le miracle biblique me semble remplir au moins trois fonctions, du point de vue de la relation établie entre Dieu et l'homme. Trois fonctions qui remplissent l'invitation qu'il nous lance.

1. Tout d'abord, le miracle remplit *une fonction de communication*. Il est le signe de l'amour de Dieu, qui vient au-devant de la personne et désire la sauver, la délivrer de ce qui entrave sa vie. Une *communication* est établie entre Jésus et la personne guérie, sauvée, qui bénéficie de sa force et de sa bonté. Par les miracles des évangiles, Jésus communique aussi avec nous tous. C'est ce que nous avons fait ce soir en en parlant, en en discutant…
2. Ensuite, le miracle remplit *une fonction de révélation* : parce qu'il est inhabituel, le miracle a pour effet de manifester l'identité de Jésus, c'est-à-dire son intimité avec Dieu. Ainsi, quelque chose de Dieu se dévoile, se révèle, dans sa parole et son action, que nous ne savions pas. « Mais qui est-il ? Nous n'avons jamais vu ça ! » se disent les auditeurs de Jésus,

[11] M. BLONDEL, « La notion et le rôle du miracle », *Annales de philosophie chrétienne*, juillet 1907, 351-352.

notamment après la guérison d'un possédé en Mc 1,27, puis après celle d'un paralytique en Mc 2,12 et encore après le miracle de la tempête apaisée en Mc 4,41. « Mais qui est-il ? »
3. Enfin, en troisième lieu, le miracle remplit *une fonction d'attestation* du salut advenu, tant par le bienfait corporel que par le bienfait spirituel : je peux adhérer à Jésus Sauveur, et au Royaume de Dieu qu'il inaugure.

Chers amis, rien de tout ceci ne s'impose : les miracles semblent puissants, mais leur accueil demeure humble. Une interprétation, un discernement, sont toujours nécessaires.

Puis-je vous inviter à garder une certaine 'réserve' sur les miracles ? Je ne l'ai pas abordé, mais Jésus lui-même s'est montré agacé, à de nombreuses reprises[12], quand on lui demandait des signes : ah, cette génération incrédule, disait-il ! Et nous-mêmes, nous croisons autant de personnes qui se méfient des miracles que d'autres qui en sont terriblement friands. Gardons une certaine réserve, comme le font les récits de miracles eux-mêmes, finalement très discrets sur le 'comment'. Il est possible, disent certains, que ce qui ne s'explique pas aujourd'hui s'expliquera un jour. Ce ne serait pas bien grave ; au contraire, même : Dieu ne peut-il pas utiliser déjà, hier et aujourd'hui, les ressources inconnues des sciences pour toucher nos cœurs et se révéler à nous ? Une certaine 'réserve', donc, sur les miracles.
Puis-je vous inviter également à utiliser un langage précis sur ce sujet, le mot 'miracle' étant équivoque : pour certains, il garde encore le sens positiviste opposé aux connaissances scientifiques ; et pour d'autres, tourmentés par les marabouts, les charlatans en tous genres et les sciences occultes, englués dans les nombreux ésotérismes modernes, il y a confusion entre surnaturel et paranormal. Pour le chrétien, le surnaturel n'est pas une violence faite à la nature, mais son accomplissement. Puis-je vous recommander d'utiliser le mot 'signe' autant que le mot 'miracle' ? C'est ce que j'essaie de faire, moi-même, dans mes conversations comme dans mon enseignement ou mes homélies.
Enfin, je pense qu'il est bon de rappeler que le miracle appelle la foi, qui est et reste toujours un acte libre ! Il faut le dire : le miracle n'a pas pour but de contraindre ; il ne peut jamais être une 'preuve' qui m'obligerait à croire ; croire sur la base de preuves, ce n'est plus croire, c'est constater un fait. Le miracle n'a pas pour but de contraindre, mais d'inviter à la conversion, qui est le fruit de l'interprétation de l'événement. Être attentif à la seule dimension spectaculaire du miracle, c'est éluder la question de la foi ; c'est même ignorer la richesse du miracle ; c'est, j'ose le dire, une faute, et peut-être même une faute grave.

Je vais vous laisser là, vous laisser à vos pensées. Vos pensées sur les miracles, et pourquoi pas vous laisser encore avec deux des *Pensées* admirables du philosophe Blaise Pascal :

« Les miracles discernent la doctrine, et la doctrine discerne les miracles » (*Pensées*, fragment 803 / 843).
« Tout miracle qui ne tend pas à Dieu et à Jésus-Christ n'est pas un miracle » (*Pensées*, fragment Laf. 849 / Sel. 431).

Et n'est-ce pas là le plus grand des miracles ? La présence d'un Dieu qui, en Jésus-Christ, remplit l'âme et le cœur d'humilité, de joie, de confiance et d'amour. Je vous remercie de votre attention.

---

[12] Cf. notamment Mt 12,38-39 : « Quelques-uns des scribes et des pharisiens lui adressèrent la parole : "Maître, nous voudrions voir un signe venant de toi." Il leur répondit : "Cette génération mauvaise et adultère réclame un signe, mais, en fait de signe, il ne lui sera donné que le signe du prophète Jonas" ».